

LE DERNIER JOUR DE DECEMBRE

Jeunes enfants, où courez-vous ?
Que cherchez vous donc par la rue,
Dans la neige jusqu'aux genoux
Trépigant de joie inconnue ?
Vous vous jetez sur vos traîneaux
Sillonnant le frimas qui crie,
Bondissant comme des agneaux
Sur le gazon de la prairie.

Que respirez-vous donc dans l'air ?
On voit à travers vos fourrures
Sourire aux frissons de l'hiver
Vos fraîches et douces figures ;
Et vos regards n'arrêtent pas,
Tout les charme les intéresse,
Que se passe-t-il ici-bas ?
D'où vient ce souffle d'allégresse ?

Sera-ce un rayon de printemps
Dont Di-u réjouirait la terre
Tout exprès pour vous, chers enfants ?
Enfants, d'où vient donc ce mystère ?
Jetez autour de vous les yeux !
Voyez, c'est la même tristesse !
Le monde n'est pas plus heureux,
Et le même souci l'opprime.

L'homme reste sombre et rêveur,
Plein des affaires de la vie,
Trainant les chaînes du labeur
Où l'existence le convie.
La ville est la même qu'hier,
Et malgré ses grands airs de fête,
Souffrant, sous le froid de l'hiver,
Le pauvre courbe encor la tête.

Le vieillard n'en est pas plus gai,
Ce jour même ajoué une ride,
A son front pâle et fatigué !
Son sort n'en est pas moins rigide
Dites, enfants, quel est ce jour
Exempt de larme, exempt d'orage,
Qui dans un horizon d'amour
Se lève en saluant votre âge ?

Réjouissez-vous, profitez-en,
Il est pour vous plein de promesses,
Chers anges, c'est le nouvel an,
C'est le jour des grandes caresses.
Oui, préparez-vous-y, chéris,
Par des gaités folles et pures,
Dominez de vos joyeux cris
Les misères et les murmures.

Et quand à son dernier soupir,
A l'heure où la nuit solennelle
Ouvrira, fraîche, à l'avenir,
Sa tremblottante et rêveuse aile—
Décembre dans les bras du temps
Engoutira ses débris sombres,
Alors, anxieux, palpitants,
Enfant, prêtez l'oreille aux ombres ;

Ces ombres dont vous ont parlé,
En souriant, mères, marraines,
Qui viennent du Ciel étoilé,
Trainant un char chargé d'étrennes.
Puis elle rempliront vos bas
De bijoux, bombons, mille choses
Que toute la nuit, sous vos draps,
Vous verrez dans des rêves rosés.

Ainsi l'imagination
Vous fait voir la nouvelle année.
Tendre fleur de l'illusion
Hélas ! pourquoi t'es-tu fanée !
Je voudrais rebrousser chemin,
Revivre en ce temps éphémère,
Où de la veille au lendemain,
Je pourrais quelque chimère.

Mais je suis au temps du réveil
La réalité se dévoile,
Et je vois au lieu d'un soleil
Vaciller une pâle étoile.
Chaque an qui passe sur mon front
Lui donne un baiser de tristesse
Enlève un rayon au fleuron
De ma fugitive jeunesse.

Mais que dis-je ! non, non, je veux
Te saluer quatre vingt-onze !
Dans tes longs plis reçois mes vœux !
Que tes plis soient d'or ou de bronze.
Puis aux êtres qui me sont chers,
Que ces vœux te fassent sourire,
Que de bonheur soient tous les airs
Dont pour eux vibrera ma lyre !

J.-W. POTRAS.

Montréal, décembre 1890.

BONNE ANNÉE A LA FAMILLE



UE de chers souvenirs se
pressent en ce moment dans
ma mémoire. Le premier
jour de l'an, au foyer pater-
nel, pourrais-je dire combien
il était ardemment désiré ?
Que d'agréables surprises il
nous réservait, que de char-
mes il avait pour nos cœurs.
Un mois d'avance, tout le
petit monde au logis était en
liesse et ne parlait que d'étrennes, de promenades,
de joyeux soupers. L'humble maison faisait sa toi-
lette, le salon mettait ses plus beaux rideaux blancs,
et s'ornait d'ordinaire de quelque parure nouvelle ;
tout prenait un air de fête, nous allions bientôt
serrer la main à tant de bons amis !

La vieille année ne finissait plus. Chaque jour
qui s'écoulait était, je le sais bien, un pas de plus
vers la tombe, mais y songions-nous, dans ce tempa-
là. Etre grand, cela nous semblait si beau, et nous
étions si fiers de grandir !

Enfin, voici la dernière nuit ; mais nous ne dor-
mions guère. Au pied du lit, le petit bas neuf
était suspendu ; et ne fallait-il pas guetter l'ange
aux ailes d'or qui devait, en passant, y déposer les
bombons les plus exquis ?

Le matin, l'aurore ne brillait pas encore, et déjà
nos pieux parents étaient à l'église. Pour Dieu,
disaient-ils, notre première visite : c'était une
vieille habitude à laquelle, pour rien au monde, ils
n'auraient voulu déroger. Ils priaient longtemps
et avec ferveur pour eux-mêmes et pour nous ;
puis, quand ils avaient bien épanché leur âme, ils
revenaient vers leurs enfants impatients de les re-
voir. Alors, commençait une scène touchante, bien
connue de toutes nos familles : respectueusement
prosternés à leurs pieds, nous leur demandions de
nous bénir ; et nous sentions comme une grâce cé-
leste descendre en nos cœurs, pendant que leurs
mains chéries passaient sur nos têtes. Puis nous
nous embrassions avec tendresse. Que de vœux
nous échangeions tour à tour ! Que d'espérances,
que de projets, que de beaux rêves ! Les cadeaux
venaient, ces cadeaux convoités depuis de longs
mois, et nous nous pensions fortunés. Père, mère,
frère et sœurs, que nous vivions heureux ensemble,
et comme nous étions loin de penser que ces joies
si douces devaient nous être ravies bientôt !...

Et pourtant elles sont passées pour ne plus re-
venir jamais. Dans sa course rapide le temps em-
porte tout. Il y a des places vides maintenant à
ce foyer jadis si rempli ; la mort, en y allumant
ses flambeaux, a fait succéder le deuil à la joie.
Sans doute, nous nous souhaiterions encore la bonne
année ; mais comment, en nous rappelant notre
passé envolé, ne pas joindre à nos vœux des regrets
et des larmes ?

O vous, jeunes enfants qui lirez ces pages, vous
qui ignorez la douleur d'être orphelins, rendez
grâces au Seigneur, et dites-lui en ce jour, du fond
de votre âme :

Oh ! laissez-nous longtemps la joie à la maison,
Le père au coin du feu, le rire et la chanson,
Nos jardins pleins de fruits, et nos cœurs pleins de sève,
La mère à nos rideaux, nous veillant avec vous,
Et nos chevets bénits, où, chaque nuit sur nous,
Comme on sème des fleurs vous semez de beaux rêves

Enfants, sachez-le bien, ces anges protecteurs, le
père et la mère disparus, rien ici bas ne saurait les
remplacer. Jouissez-en maintenant car votre bon-
heur ne durera pas toujours. Vous arriverez bien-
tôt, vous aussi, à cet instant de la vie où vous di-
rez mélancoliquement avec le poète :

Que vous ai je donc fait, ô mes jeunes années,
Pour m'avoir fui si vite et vous être éloignées
Me croyant satisfait ?

Hélas ! pour revenir m'apparaître si belles,
Quand vous ne pouvez plus me prendre sur vos ailes,
Que vous ai-je donc fait ?

Mais pourquoi ces pensées lugubres et ces attris-
tants tableaux ? Point d'inquiétudes, enfants,
point de soucis, point d'alarmes. Au dessus de vos
têtes le ciel est sans nuage, autour de vous tout rit
et tout chante, sur vos chemins les fleurs n'ont pas

d'épines, ouvrez donc vos jeunes âmes à l'allégresse :
bonne fête et bonne année !

Maintenant, Seigneur, j'ai d'autres prières à vous
adresser.

O vous, protecteur et gardien des foyers comme
des patries, veillez sur nos familles canadiennes, et
faites-y régner la vertu, l'innocence et la paix.
Donnez aux époux qui vous craignent une posté-
rité nombreuse pour la consolation et la gloire de
leur vie ; épargnez-leur le chagrin de voir jamais :
" La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles, la
maison sans enfant ".

Réservez-leur une vieillesse honorée ; retardez
longtemps pour eux l'heure de ces déchirants sa-
cristes et de ces cruelles séparations qui assom-
brissent nos jours. Mais enfin, ô mon Dieu, lorsque,
pour peupler votre ciel, il vous plaira de rappeler
de nos demeures quelques-uns de vos serviteurs et
de vos amis, accordez-leur la grâce de quitter cet
exil, purifiés par vos sacrements, fortifiés par l'hos-
tie sainte, viatique de la mort, confiants dans votre
infinité miséricorde, soumis de grand cœur à vos
adorables volontés. Prêtez l'oreille aux prières et
aux chants de sublime espérance qui retentiront
sur leurs cercueils ; ne permettez pas que leur
souvenir s'efface dans la mémoire d'aucun ami, et
consolez vous-même ceux qui resteront ici-bas plon-
gés dans la douleur.

Nos familles ! nos bonnes familles ! répandez sur
elles, ô Dieu tout-puissant, vos grâces de choix.

Que le travail y soit en honneur ; que les mœurs
patriarcales de nos pères y persévèrent dans leur
admirable et touchante simplicité ; que le luxe et
l'intempérance en soient bannis. Que les parents
y goûtent la joie d'être obéis, aimés et respectés ;
que les enfants y apprennent de bonne heure à
joindre leurs mains et à prier ; que pas une parole
coupable ne vienne souiller leurs oreilles, que ja-
mais des exemples criminels ne ravissent à leur
âme sa blancheur virginale. Jeunes intelligences,
hâtez-vous de vous entr'ouvrir à toutes les sciences
humaines, mais nourrissez-vous surtout des solides
enseignements et de la sainte doctrine de l'Evan-
gile.

O foyer domestique, sanctuaire de l'amour et de
la paix sans mélange, après le temple où la divi-
nité réside, c'est toi que je voudrais voir le plus
aimé. Quelle fête vaudra jamais les heures déli-
cieuses passées au milieu de ces êtres chéris que
le ciel lui-même voulut unir par des liens immor-
tels ? L'attachement à tes berceaux, à tes souve-
nirs, à tous les trésors que tu renfermes, voilà,
avec l'amour de l'Eglise, la plus vivifiante source
du patriotisme ; " car la famille, comme l'a dit un
orateur illustre, c'est une patrie dans la patrie :
c'est la patrie des souvenirs, c'est la patrie des af-
fections, c'est la patrie du cœur, c'est la patrie elle-
même, abrégée et concentrée à ce point vivant par
où l'homme tient à elle, et lui demeure attaché
d'un invincible attachement et d'un impérissable
amour. Oui, c'est par là, c'est par ce lien sympa-
thique qui a conquis son premier amour, qu'il se
sent enchaîné à la patrie, associé à ses malheurs et
à ses prospérités, à ses gloires et à ses humiliations ;
c'est par là qu'il se sent voué, lui et les
siens, avec toute sa richesse, toute sa force, tout
son courage, à la protection et à la défense de la
patrie ; par là enfin, que tout homme bien élevé
devient pour elle un glaive et un bouclier, un sol-
dat dans la guerre et un soldat dans la paix ".

En formulant ces souhaits, je m'adresse sans
doute à toutes les familles, mais je pense particu-
lièrement à celles qui sont pauvres et délaissées.

Je parlais, il y a un instant, d'étrennes et de
fêtes ; hélas ! combien de foyers pour lesquels ce
premier de l'an, si joyeux ailleurs, sera sans sou-
rire et sans soleil ! Il y a des mères à qui leurs en-
fants en pleurs demanderont un jouet, un souvenir,
un frais gâteau, et qui, comme la veille et l'avant-
veille, ne pourront encore leur donner qu'un mor-
ceau de pain ! Mon Dieu ! que cette pensée serre
le cœur ! Chez le riche, on causera longtemps, le
soir, auprès de la flamme pétillante, et pendant ce
temps dans la mansarde, songez-vous qu'il fera bien
froid peut-être ? Là, on ne parle point de visiteurs ;
là, point de bois pour se chauffer, souvent point de
couvertures pour se protéger contre les rigueurs de
l'hiver. O mes pauvres, mes bien-aimés pauvres,
avec quelle ferveur je vais prier pour vous ! A